

# INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal de 8 heures du matin à 6 heures du soir

REDACCTION ET ADMINISTRATION

URUGUAY 26

(Imprimerie Latine)

# UNION FRANCAISE

PETIT

JOURNAL DU MATIN

# ABONNEMENTS

MONTEVIDEO CAMPAGNE  
Un mois..... \$ 1,00 or 1,20 or  
Trois..... \$ 3,00 a 3,50 a  
Six..... \$ 5,50 a 7,00 a  
Un an..... \$ 10,00 a 13,50 a  
Numéro du jour... \$ 0,08  
ancien... \$ 0,10  
Les abonnements partent des 1er au 15 de chaque mois.

Année V Num. 1139-1019

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Mardi 19 Février, 1895

## CELA PROMET

La España a publié hier soir les lignes suivantes relatives à un fait dont nous rendons compte dans une autre section:

«Dernier moment.—Comme un criminel.— 3 heures 10 de l'après-midi.—En ce moment, le local de notre rédaction, après accomplissement de toutes les formalités requises, vient d'être soumis aux perquisitions de la police, et notre directeur, M. Camille Vidal, a été arrêté et conduit en prison, pour le motif dont nous rendons compte dans une autre section. Nous ferons demain les commentaires que le cas comporte.

Nous n'attendons pas davantage, quant à nous, pour flétrir comme odieuse et ridicule la vexation infligée au directeur de La España si, comme on l'assure et comme tout nous le fait croire, elle n'est motivée que par le refus de payer l'amende de dix piastres exigée de lui par le commissariat de la section, à la requête de M. le bibliothécaire Mascaro.

Avec de pareils procédés, pas un éditeur ne sera sûr de sa bourse et de sa liberté, puisqu'il suffira à la bibliothèque de nier avoir reçu les exemplaires prescrits par la loi, pour qu'on inflige amende ou prison au plus scrupuleux observateur de la légalité.

Nous avons peine à comprendre qu'il se soit trouvé un juge pour sanctionner par un arrêt conforme une pareille absurdité, et nous voulons croire en tout cas que la haute magistrature du pays et le Pouvoir Exécutif lui-même ne permettront pas qu'on pousse plus loin le scandale.

## Le pas de l'Almiron

Nous lisons dans El Pueblo, de Paysandu, du 16 février courant:

«La Commission d'ingénieurs chargée des études de canalisation du Pas de l'Almiron a terminé les opérations de sondage sur la côte orientale.

Du 7 au 14 du courant ils ont pris 102 profils représentant environ 1850 sondages.

Ces renseignements, puisés à bonne source, prouvent étonnamment l'activité et l'habileté avec lesquelles le chef de la Commission d'Etudes, monsieur l'ingénieur Jules Leroy, et le personnel placé sous ses ordres, procèdent aux travaux qui leur ont été confiés.

Paysandu verra bientôt se transformer en réalité cette grande entreprise qui constitue un pas de géant dans le progrès du département. En en contemplant les ouvrages, plus tard, nous aurons tous un souvenir de gratitude pour l'ingénieur Leroy, à la science professionnelle et à l'assiduité laborieuse duquel nous devons en premier lieu d'avoir vaincu les obstacles qui rendaient difficile la navigation du Pas de l'Almiron.

Nous ne terminerons pas ces lignes sans faire observer la conduite remarquable de MM. Elchebarno et C<sup>o</sup> envers la Commission. Persuadés de la vitale importance des travaux entrepris, ces messieurs ont prêté à la Commission le concours le plus désintéressé en mettant à sa disposition tout ce qu'ils pouvaient lui fournir pour la continuation de ses travaux.

Nous reparlerons de ce sujet un autre jour avec plus de loisir, pour tenir les lecteurs de El Pueblo au courant des ouvrages du Pas de l'Almiron.

## LES OBSEQUES

DE M. PARFAIT GIOT

Nous avons annoncé le mois dernier le décès de M. Parfait Giot, père de notre compatriote et ami, M. Giot, à qui Colon doit en grande partie son caractère pittoresque et son actuelle prospérité.

Le journal «La République de Seine et Marne», du 22 janvier, nous apporte le récit suivant des obsèques de M. Parfait Giot:

Dimanche dernier, à deux heures ou là, comme nous l'avions annoncé dans notre dernier numéro, les obsèques purement civiles du regretté et vénérable M. Parfait Giot.

Jamais Chervy n'avait été témoin d'une manifestation aussi imposante, jamais foule si nombreuse n'avait rempli ses rues.

À deux heures, le cortège quitta la maison mortuaire pour se diriger directement vers le cimetière.

Les sapeurs-pompiers de la commune s'avancèrent en tête, suivis par la Fanfare de Chervy-Cossigny qui jouait une marche funèbre et des délégations des sociétés de la Libre-Pensée de Brio-Comte-Robert, ayant à sa tête son président M. Joly, de Chauxmes, de Sacy-en-Brie et de Limeil-Brevannes portant leurs drapeaux cravatés de crêpe.

Puis venait le corbillard orné de nombreuses couronnes et sur lequel était placé le cercueil recouvert d'un drap mortuaire à bordure tricolore, de fleurs et de couronnes, derrière venait la famille qui suivait une foule nombreuse et recueillie, parmi laquelle on remarquait un grand nombre de notabilités de la région, entre MM. Dufay, maire de Chervy-Cossigny, Petit, adjoint au maire de Brio-Comte-Robert; M. Balandreau, avocat à la Cour d'appel de Paris, frère de M. Balandreau, député de Melun, et M. René Morel, directeur de la République de Seine-et-Marne, avaient également tenu à honneur d'accompagner à sa der-

nière demeure leur vieil ami, dont les sentiments républicains étaient bien connus.

Une partie de la population se pressait sur le passage du cortège, respectueuse et émue, saluant une dernière fois l'éminent agriculteur, l'excellent citoyen qui durant sa longue existence a rendu tant de services à l'agriculture et au pays.

Au cimetière, les Sociétés et les assistants se groupèrent autour de la fosse sur laquelle, après la descente du corps, M. Héliot, de Brio-Comte-Robert, prononça d'une voix émue le discours suivant:

Citoyennes, Citoyens.

La démocratie de Seine-et-Marne vient d'avoir la douleur de perdre un de ses plus fidèles et dévoués serviteurs, le citoyen Parfait Giot, ancien fermier, bien connu par ses travaux de vulgarisation en culture.

À défaut de voix plus autorisées que la mienne, permettez-moi de retracer brièvement sur cette tombe la vie de ce vétéran de la démocratie qui fut notre collègue et ami, et que nous tenons à honneur d'accompagner à sa dernière demeure.

Né en 1809, à Lésigny, petite commune du canton de Brio-Comte-Robert, Giot succomba avant-hier, en son domicile à Chervy-Cossigny, à l'âge de 85 ans; fils de parents sans fortune, il fut de bonne heure obligé, pour gagner le pain quotidien, de quitter le toit paternel, n'ayant pas ou peu fréquenté l'école de son village, ce qu'il a eu souvent dans la course de sa longue existence, l'occasion de regretter; il vint tout jeune se fixer à Chervy-Cossigny, où il ouvrit une petite boucherie, s'y maria, eut une nombreuse famille qui lui constitua bientôt de grandes charges.

Doué de qualités exceptionnelles d'énergie et de ténacité, travailleur infatigable, entrepreneur, Giot ne tarda pas à s'apercevoir que les maigres bénéfices que lui procurait son petit commerce, n'étaient plus en rapport avec ses charges toujours croissantes, vendit sa boucherie et s'adonna exclusivement aux travaux agricoles, nouvelle carrière dans laquelle il se sentait capable de pouvoir développer plus facilement et plus avantageusement toute son activité.

En effet, bientôt des succès nombreux lui valurent une grande notoriété, non seulement dans la région, mais dans tout le département.

Des découvertes aussi étonnantes qu'utiles à l'agriculture le mirent en évidence; le poulailleur roulant, pour n'en citer qu'une, système destructeur du ver blanc qui, sous ses deux formes, larve et coléoptère, cause à l'agriculture des ravages qui se chiffrent annuellement en France par des millions. Tout d'abord ces innovations parurent hardies, mais les résultats de cette hardiesse furent tels que bientôt un grand nombre de ses confrères suivirent son exemple et n'eurent qu'à s'en féliciter.

Giot, novateur, était ennemi de la routine, et bien qu'il n'eût pas comme à l'heure présente des établissements agricoles à consulter, il ne cessait cependant de se livrer à de nouvelles expériences, il ne s'attachait pas à la théorie souvent trompeuse, il passait d'emblée à une bonne et sage pratique qui lui assurait, presque toujours des résultats satisfaisants.

Lauréat à de nombreux concours agricoles, Giot n'a pas cessé de rendre, avec un absolu désintéressement d'importantes et réels succès à l'agriculture et à son pays, services pour lesquels il a été tout récemment nommé chevalier du Mérite agricole, distinction incomplète et tardive il est vrai, mais comme dit le proverbe, il vaut mieux tard que jamais, et si tardive et si incomplète qu'elle nous ait paru, nous l'avons accueilli avec bonheur, sachant qu'elle a été très douce au cœur de notre vieil ami.

Comme nous le disions tout à l'heure, son manque d'instruction lui a causé souvent d'amers regrets; il n'est pas douteux pour nous, du moins, que si le citoyen Giot avait pu joindre à sa vaste intelligence naturelle, une bonne et solide instruction il eût pris une place importante dans les assemblées départementales, où on l'eût toujours trouvé parmi les vaillants défenseurs de la liberté et du progrès.

Dans sa longue et laborieuse carrière, Giot fut toujours un ardent et ferme républicain; il était convaincu qu'aucun progrès politique ou social ne pouvait se faire sans qu'au préalable les consciences soient débarrassées des superstitions, à l'aide desquelles les religions exploitent la sottise humaine et rivent les fers des peuples abêtis par leurs soins. Il était aussi convaincu que le cléricalisme est et restera l'éternel ennemi de la Liberté, toujours acharné après elle pour la détruire ou l'enchaîner.

Giot n'était pas de ceux qui ne croient que ce qui est incroyable; il n'aspérait pas, lui, qu'un moment suprême, une absolue in extremis lui ouvrirait toutes grandes les portes du Paradis. Non, il n'était pas si naïf et si crédule.

Dévoué aux intérêts, du village de Chervy-Cossigny, son pays d'adoption, qu'il aimait, où il s'était fixé depuis plus de 60 ans, et dont il a été pendant de longues années un des édiles les plus zélés, il en a fait par son dévouement et par des sacrifices pécuniaires et autres, une

des communes les plus importantes de l'arrondissement de Melun.

Hommage à sa mémoire!

Pendant sa longue vie, il a connu tous les déboires et tous les amertumes de l'existence humaine, mais jamais il ne s'est laissé aller au découragement; Giot était un caractère.

La coalition, composée de petites haines et de basses rancunes, ne peut atteindre le bon républicain et le libre penseur Giot.

Il est mort dans une aisance relative; fidèle à ses opinions, il a conservé jusqu'à sa dernière heure toute l'ardeur de ses convictions.

Avec les membres de sa famille, avec tous ses amis, nous dirons un suprême adieu au travailleur laborieux, au républicain dévoué, au libre-penseur convaincu, dont les derniers moments n'ont pas démenti une longue vie consacrée au culte de la Liberté et du progrès.

Adieu, cher ami, dormez en paix, et si la République et la Libre-Pensée perdent en vous un ferme soutien, toute une génération nouvelle les défendra au nom de la Liberté.

Adieu!

Après ces paroles, les drapeaux s'inclinèrent et les assistants, défilant devant la tombe, jetèrent sur le cercueil des bouquets d'immortelles. Cette cérémonie si pleine de grandeur dans sa simplicité a produit une profonde impression sur les assistants et sur la population de Chervy-Cossigny qui voyait pour la première fois un enterrement civil dans ce village.

## COMMUNICATION

Monsieur le Président de la Société Française de Secours Mutuels

Montevideo.

Monsieur le Président,

La commission directrice de la Société Française de Secours Mutuels nous fit l'honneur de nous déléguer pour assister en son nom aux examens publics, qui devaient subir les élèves du Collège que M. J. F. Gasc dirige à l'Union. Nous nous sommes donc rendus au local indiqué rue Convention n° 85, hier dimanche 20 du courant, et nous avons le plaisir de vous remercier, ce dont nous avons été témoins oculaires et auriculaires.

Ce n'est pas la première fois qu'il est donné à l'un de nous d'apprécier personnellement, à leur haute et juste valeur, les mérites de Monsieur Gasc, un compatriote et ami, comme professeur de longue expérience et de vaste savoir. Cependant nous devons avouer que les résultats de l'examen d'hier, passé devant un jury très compétent sans nul doute, ont dépassé nos espérances et nos suppositions; et ont surpris et confondu le scepticisme de beaucoup d'assistants, qui se refusaient à croire, pour avoir été trompés si souvent, qu'il pût y avoir en ces pays un maître aussi dévoué et soucieux de ses devoirs, capable d'inspirer les enfants selon les principes de science et de raisonnement suivis dans nos grandes écoles de France.

A tous égards les réponses des jeunes examinés ont été très bonnes, claires et précises. La grammaire française si compliquée dans ses règles et exceptions, si complexe dans la logique serrée de la construction de ses phrases, comme dans l'orthographe d'usage si capricieuse et si bizarre ne leur a présenté aucune difficulté sérieuse, et tous les examinateurs se sont fait l'illusion qu'ils étaient en présence, non de fils d'Italiens, d'Espagnols et d'Orientaux, mais de jeunes français, qui, dès le berceau, avaient sué avec le lait les éléments de notre belle et chère langue.

Leur mémoire, et leur jugement surtout, bien assouplis à ces exercices, toujours laborieux pour la pensée, de la décomposition des idées et des phrases, se sont joués de l'analyse, quo les examinateurs ont poussés jusqu'à dans les plus infimes détails.

En mathématiques, les résultats n'ont pas été moins brillants. Avec la plus grande facilité, un des élèves a résolu des problèmes qui exigent une attention soutenue de raisonnement, une grande habitude dans la transformation successive des quantités algébriques, et avec facilité, les uns et les autres ont su se servir du compas pour construire des lignes et des surfaces selon des données. C'est dire que la partie pratique de l'arithmétique, de l'algèbre, de la géométrie et de la trigonométrie n'a pas été négligée par le professeur. D'une façon rapide, et suivant des formules que les candidats ont cherchées et trouvées eux-mêmes, au tableau noir, les intérêts composés, les annuités, l'amortissement des emprunts, ont été calculés par les logarithmes.

Enfin, de nombreuses questions sur la physique, la chimie, l'histoire naturelle, la tenue des livres, la géographie et l'histoire de la République, la géographie des cinq parties du monde et surtout de la France, nous ont permis de constater que les élèves de notre compatriote sont bien au courant des découvertes les plus récentes, de l'usage des produits chimiques dans l'industrie, des productions et des richesses de leur sol natal comme aussi de l'Europe et de la France en particulier.

C'est dans la meilleure et plus agréable impression que nous avons quitté ces jeunes élèves, qui, nous l'affirmons, seraient bonne figure dans nos meilleures écoles de France, et nous avons accueilli avec empressement et bonheur la grande et féconde idée de M. Gasc, qui, dans une allocution courte mais très substantielle, nous a annoncé la fondation et le prochain fonctionnement de l'École Carnot, où les jeunes Orientaux trouveront une éducation et une instruction semblables à celles qu'ils recevraient en France.

En termes élogieux et bien cordiaux, au milieu d'un respectueux silence, M. Boron Dubard a vivement félicité M. Gasc du succès obtenu jusqu'ici, et lui a promis tout son concours pour la réussite de sa louable et noble entreprise.

Nous avons pour notre part, assuré à ce maître, distingué autant que modeste, que nous agissons de toutes nos forces pour l'aider dans son dur labeur, persuadés que la colonie française aura de sérieux à Montevideo un centre d'instruction digne d'elle et digne de la France.

Pedro B. Harday—Raymond Desiré

—Jean Estébe—H. Lavignasse—H. Latour—Gabriel A. Monestier.

Montevideo, 21 Janvier, 1895.

## A BATONS ROMPUS

Autres temps, autres mœurs, dit le proverbe. Nous dirons, nous: autres lieux, autres formules.

Je lis, en effet, dans un journal français. «Le collectivisme n'est chez nous qu'une forme du mécontentement. Que le Gouvernement agisse, que les Chambres travaillent à des réformes profondes et le collectivisme fondra comme un morceau de sucre dans l'eau.

Bravo! M. Lockroy—car c'est lui qui écrit ces choses.

Mais ici nous devrions définir autrement et dire, par exemple:

«Le collectivisme, dans la République Orientale est une des formes de la satisfaction; ce parti se compose des repus d'hier et des corrompus à qui l'on a fourni les moyens de se repaître aujourd'hui; le jour où le gouvernement travaillerait sérieusement et honnêtement aux réformes que l'oubli de la Constitution et l'escomote des lois ont rendues nécessaires, le collectivisme disparaîtrait, mais les collectivistes deviendraient des mécontents, et les officieux en seraient réduits à chercher sous la table les miettes des déshérités des festins disparus...

Tout n'est pas pourri encore dans la vieille Europe. À côté des trafiquants et des traitres, il y a encore des patriotes qui savent préférer la ruine à l'infamie. Je reproduis avec une douloureuse émotion les lignes suivantes:

SAISIE DU «GOUTET»

Cherbourg, 13 janvier.

Le bateau sous-marin le «Goutet» ayant donné des résultats jugés insuffisants pour la marine dans les expériences de ces dernières années, vient d'être saisi par un huissier de notre ville; l'inventeur à qui les études du «Goutet» avaient coûté plusieurs années de travail et qui avait engagé sa fortune dans la construction de ce bâtiment, étant ruiné. Plusieurs gouvernements étrangers lui avaient proposé de leur céder son invention; mais M. Goutet refusait toujours les offres qui lui étaient faites.

La presse officieuse est d'une humeur de dogue enragé parce que, dit-elle, la presse de l'opposition n'a pas pris le message au sérieux. En voilà une affaire!... Comment prendre au sérieux, je vous prie, ce qui en est devenu?

## Causes de la Démission

Paris, 16 janvier.

Je vous ai exposé, hier, très exactement les circonstances dans lesquelles M. Casimir-Périer avait donné sa démission. Je me bornerais donc à répéter que le président de la République avait pris sa résolution dès lundi soir à la suite du vote qui avait renversé le cabinet. Cette résolution, M. Casimir-Périer l'avait fait connaître à M. Charles Dupuy, quand celui-ci vint lui apporter sa démission et celle de ses collègues. Le président du conseil démissionnaire faisait, mais en vain, tous les efforts possibles pour décider M. le président de la République à revenir sur sa décision.

M. Ch. Dupuy avertit alors ses collègues, et c'est ainsi que ceux-ci vinrent tous successivement, hier dans la nuit, renouveler, mais sans plus de succès, auprès de M. Casimir-Périer les instances qu'il avait faites le président du conseil, la veille au soir. De son côté, l'honorable M. Challemel-Lacour, dont on connaît les sentiments d'attachement pour M. Casimir-Périer, employa, quand il connut la résolution du chef de l'Etat, tous les moyens de persuasion pour l'amener à renoncer à sa démission; mais il ne réussit pas plus que les membres du cabinet, qui, dans la soirée, étaient revenus à l'Elysée, pour essayer du nouveau de faire revenir M. Casimir-Périer sur sa démission.

M. E. Spuller, ami personnel du président, ayant appris sa résolution de se retirer, avait également fait dans l'après-midi une démarche aussi pressante qu'inutile. Enfin, M. Ch. Dupuy retourna pour la troisième fois à l'Elysée, entre 7 et 8 heures du soir; rien n'y faisait et un peu avant 10 heures, il reçut de M. Casimir-Périer une lettre intime ne contenant que quelques lignes. Dans cette lettre, le président lui retraçait que sa résolution de se retirer était irrévocable et il le priait d'en informer les présidents des Chambres.

Aujourd'hui, diverses versions sur les motifs purement personnels de la démission de M. Casimir-Périer sont mises en circulation. En voici une attribuée à un familier de l'Elysée, mais que je vous transmets, néanmoins, sous les réserves d'usage:

M. Casimir-Périer, élevé dans les traditions de la politique, fit de la politique par tradition, mais sans enthousiasme bien profond. Fils et petit-fils de parlementaires, il fit au Parlement bonne figure, sans grand effort et sans se donner tout entier aux affaires. Ses convictions n'étaient pas absolues; il demeurerait dans l'espérance de ses origines et se faisait une opinion assortie au grand nom qu'il portait; mais, au demeurant assez sceptique, ses goûts l'éloignaient d'une participation absorbante aux affaires, il subit l'honneur de présider la République plus qu'il ne la recherchait.

Faible sous une apparence de fermeté autoritaire, il céda à l'injonction d'une volonté aussi énergique que celle de Burdeau et de sa mère; mais sa contrainte pour ces fonctions était vaine. Du premier jour jusqu'au dernier de sa présidence, il n'a considéré le pouvoir que comme un fardeau désagréable et un tyran. Il dut, une fois élu, complètement modifier sa manière de voir, rompre avec des habitudes qui lui étaient chères en son privé, se guinder, s'observer, jouer le personnage le plus difficile de la démocratie, et sans même trouver une compensation à cette affectation dans la douceur de l'amour-propre satisfait.

Il n'était pas orgueilleux, comme on l'a peint; mais simple et naturel. Ce qu'on a pu prendre pour de l'arrogance n'était que de la timidité. L'Elysée lui a paru bien froid, bien triste, bien solennel, surtout que la polémique violente et sans mesure de ses adversaires l'y lardait de coups répétés auxquels il n'était pas insensible. Cette impression, quoiqu'il fut si bien l'homme de la situation, Carnot l'avait déjà. Mme Carnot écrivait à peu près ces mots à l'une de ses amies de Nancy, ayant l'assassinat de son mari: «M. Carnot ne se représentera pas devant le Congrès. Nous quitterons l'Elysée à l'expiration des pouvoirs présidentiels. M. Carnot, fatigué, a hâte de retrouver l'intimité de la famille; l'Elysée n'est qu'une hôtellerie où l'on se ruine en s'ennuyant.

Combien, à plus forte raison, M. Casimir-Périer devait éprouver ce sentiment, lui qui, pour essayer de s'affranchir du protocole et de l'étiquette, dès les premiers jours affirma sa volonté de n'en faire qu'à sa tête; mais il ne lui était pas permis de s'affranchir complètement de sa grandeur solennelle. À la dernière chasse présidentielle, il disait à l'un de ses jeunes amis: «Oh! je m'ennuie, l'Elysée est une prison».

J'ignore à quel mobile a cédé le président de la République en démissionnant. À la première crise présidentielle, et sans avoir rien tenté pour former un cabinet; mais à des raisons d'ordre supérieur se joindront des raisons d'ordre très intime, le regret d'une indépendance qui lui était si précieuse et l'ennui incommensurable et tyrannique du pouvoir que je n'aurais aucun surprise. C'est même de ce côté-là que je chercherais le secret qui nous échappa.

Enfin, constatons, d'autre part, que d'après un de nos confrères, c'est à des influences domestiques qu'il faut attribuer la résolution de M. Casimir-Périer. Depuis quelque temps, en effet, — ce n'est un secret pour personne à l'Elysée — Mme Casimir-Périer, mère, après avoir rêvé pour son fils la première magistrature de l'Etat, avait compris les grandes difficultés de la situation. Son opinion s'était complètement modifiée et elle ne faisait aucune objection, lorsque la femme du président, guidée par son affection pour son mari et les inquiétudes que lui inspiraient les menaces dirigées contre ses enfants, insistait à de fréquentes reprises en vue d'une démission qu'elle n'avait jamais cessé d'espérer.

Peu à peu M. Périer s'habitua à cette perspective. Elle lui sembla plus réalisable encore le jour où il perdit M. Burdeau, et sa résolution devint définitive à la suite des attaques dirigées par la Chambre contre M. Raynal, dans des circonstances qui ne permettaient pas de ne pas voir qu'en visant l'ancien ministre de l'Intérieur, du cabinet Casimir Périer, la majorité radicale et socialiste, avait voulu atteindre le président de la République en la personne de son ami.

## M. FAURE ET LA PRESSE

Paris, 18 janvier.

Les journaux de ce matin commentent l'élection de M. Félix Faure:

Voici la conclusion de l'article de M. Clémenceau dans la Justice:

«M. Brisson, battu demeure à son rang dans son parti; il reste à M. Félix Faure à regagner la confiance des républicains contre qui le concours du prétendant au trône lui a donné la victoire.

«La France, à qui il parlera demain, ne le connaît pas; l'Europe l'ignore et va se demander dans une ineffable surprise, quelle autorité est celle de ce chef d'Etat si peu prêté des chancelleries.

«Notre nouveau président aura fort à faire avec tout ce monde. Souhaitons lui bon courage, car le plus difficile n'est pas d'être nommé. Qu'il le demande plutôt à M. Casimir-Périer.

«Au lendemain de la démission et de l'insolent message de M. Périer, écrit M. Millerand dans la Petite République, les républicains de l'Assemblée nationale avaient le devoir et le pouvoir de rassurer le pays par l'élevation à la première magistrature de l'Etat, d'un républicain dont les convictions depuis longtemps affirmées et la personnalité au-dessus de toute attaque fussent pour la France un gage de paix et de sécurité.

«Les membres de la majorité, entre eux, l'ont compris; mais leur volonté a été mise en échec par la coalition d'une minorité de républicains qui n'ont rien oublié et rien appris, et de l'union des Droites.

«Le parti socialiste peut regarder sans inquiétude le pauvre sire que ses adversaires en quête d'un chef viennent de placer à leur tête. Ce n'est pas un président, c'est un figurant.

«Le Soleil estime que le Congrès a agi sagement en élisant M. Félix Faure, qui représente le plus grand garant pour l'ordre, au dedans et la considération de la France au dehors.

«La Petite République dit: «Le nouvel élu n'est pas un Président, mais un figurant. Le parti socialiste ne peut pas s'inquiéter de l'élection d'un homme qui n'est ni un caractère ni un Valère.

«De M. Yves Guyot, dans le Siècle: «M. Félix Faure ne devra pas commettre la faute initiale de M. Casimir Périer, il devra s'adresser, pour constituer son premier ministère, à un homme politique dont le nom seul soit un programme d'énergie et de vigueur.

«Du Journal des Débats: «La vue que nous formulons, hier matin, a été accomplie; mais il succède d'hier restera stérile, si ceux qui l'ont remporté croient pouvoir se reposer après la victoire, si ils n'ont pas assez de courage et d'aspirer poliment pour continuer, énergiquement la lutte dont l'élection présidentielle n'a été qu'un épisode; pour rester unis et armés contre des adversaires qui, eux, ne se lassent, ne se découragent, ne se débattent, et ne désarment pas.

«Du Figaro dit: «L'allocution de M. Félix Faure qui est modeste, honnête et laborieux, sera bien accueillie par tous ceux qui désirent l'apaisement et la concorde.

«Du X<sup>VI</sup> Siècle: «Le nouveau président n'est pas un président de combat, c'est l'essoufflé, l'épuisé, l'effrayé, la forme intransigeante ou combattive; c'est le type du parfait gentilhomme. Ni comme homme politique, ni comme homme privé, il n'est déplacé à l'Elysée.







# CARNE LIQUIDA

(VIANDE LIQUIDE)

Extracto Liquido

PTOGENO Y PEPTONIZADO

DEL  
DOCTOR VALDEZ GARCIA  
FABRICADO

PAR:  
JILLEMUR Y VALDEZ GARCIA  
DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)  
Calle URUGUAY Num. 275



EN VENTA  
EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL EXTRANJERO  
G. Ortuño, Cangallo 1060, Buenos Aires.  
E. Avila, P. O. Box 3120, New York.  
Gregorio Ortuño, Piazza Campello, 8  
Genova.  
J. Michel, V. Elisabeth, Vesinet-Paris.  
Vicente Ferrer y Cia., Barcelona.  
Guthrie & Co., Londres.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.  
El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.  
Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.  
La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

HOTEL DE PROVENCE

TENUE PAR

Auguste Gebelin

GRANDES COMMODITÉS POUR VOYAGEURS  
On prend des pensionnaires à prix très mo-  
dérés.

Nourriture et logement 1 plastro 20 par  
jour.  
Salons pour familles—On porte à domi-  
cile.

A côté du Palais du Gouvernament, à portée  
de tous les tramways, près du Théâtre Solis.  
CALLE 148, 150, 152 ET 154

LA REVOLUCION ECONOMICA  
SASTRERIA

do  
EGIDIO INTROZZI

La maison vient de recevoir un grand assorti-  
ment de draps bien choisis pour la saison d'é-  
té. Elle confectionne des costumes sur mesure  
depuis le prix de 12, 14, 16 et 18 piastres  
chaque costume complet.

238--CALLE RINCON--240

(Entre Juncal et Cerro)

MONTEVIDEO

Aviso al Público

AL PROGRESO DE PARIS

DE FRANCISCO VALENTE, A. NAVARRETO, B. T.  
Gran taller mecánico, y pul-  
mento a vapor, casa única en el  
país por la economía y la com-  
petencia en los trabajos siguien-  
tes:

Revolucion de bronce de arte  
antiguo y moderno, adornos  
de sala, alfombras de gas y de pia-  
no, camas de bronce, doradas,  
plateadas, niqueladas, al galvano  
plástico y otros sistemas. Estu-  
dio especial sobre todos meta-  
les, composiciones de lamparas,  
de todas clases y sistemas, loza,  
crisoles, colocación y composi-  
ción de campanillas eléctricas, se  
plata dorada, niquelada bronce y  
cromo sobre todos metales en los  
colores diferentes, se retocan es-  
tatuas de metal de terracota de  
dendolas como salen de fábrica.  
Especialidad para dorar ó pia-  
mentos de iglesia.

Advertencia

Todo trabajo que se reciba la casa se firma el plazo de 3  
meses para retirarlo, y pasado dicho tiempo no se ac-  
túa reclamo alguno.

Casa Principal: 18 de Julio  
núm. 464

Sucursal: Calle Colonia 101. Teléfono La  
Cooperativa 455 y 530.

Marie Lopez

Domicilio rue MALDONADO 257  
(achetouse d'articles de mode). Est prió e  
de passer pour affairo qui la concorre rue  
San José 100B ou Sarandi 257. Maisons  
de modes et nouveautés pour chapeaux  
et capotes de dames et enfants. Confec-  
tion et réparation, à la maison mero:  
APARICION DE LA MODA  
SAN JOSÉ 100B  
J. S. Gontharcel.

Restaurant du Panier Fleuri

237--JUNCAL--237  
TENUE PAR MME. GRACIANA INCHAURCIETA  
Déjeuner à prix fixe 4 réaux.  
Diner 4  
A la carte 6 centésimos [six sous]  
o plat.

WILLIAM MEIKLE Y CA.

64--CERRO LARGO 64--MONTEVIDEO

Grandes depósitos de instrumentos

DE AGRICULTURA

SEGADORA ATADORA DE HORNSBY

La Trilladora y Motor Hornsby

INTRODUCTORES DE: Fierros de todas clases, para  
herreros, carpinteros, etc. etc. como tambien  
trantes y vigas de fierro para construcciones  
Azulejos, Inodoros, tierra romana, etc.

Alambre para cercos, de acero y de fierro patente y media patente—Alambre galvanizado  
para telégrafos—Estiradores y piques de fierro. Fierro galvanizado para techos, idem liso.—  
Zinc de todos los números.—Caballetes, tornillos, clavos y rosetas galvanizadas—Flejes de to-  
das clases.—Hoja lata de todas clases y tamaños.—Ollas de tres pies, ollas y cacerolas estaña-  
das.—Moldes sencillos, reforzados y remachados.—Loza piedraabrada.—Porcelana, vidriera y  
cristeria.—Ceniza de soda.—Soda cáustica y variado surtido de artículos  
Unicos agentes en el Uruguay de las máquinas agrí-  
colas, industriales, etc. etc.  
Hornsby y Sons de Grantham, Inglaterra.  
Portland marca legítima CODOBILLO.

LOS POLVOS DE FISON para bañar las ovejas, dan  
brillo y mejoran la lana, pueden ser usados en verano ó en  
invierno.

AUX VITICULTEURS

Greffez vos vignes sur Rupesira ou Riparias seul moyen efficace contre le Phylloxera. La ferme Giot à Colon-  
possède 20 hectares de vignes mérces et une grande quantité de ces espèces les plus pures et les plus résistan-  
tes au Phylloxera, et peut disposer d'un million (1.000.000) de plants pour la saison prochaine.  
On peut visiter les plantations, etc. et rendre compte des avantages que l'on trouvera en achetant ici, des plantes  
saines et fraîches, sans risquer d'en perdre aucune, l'une purté garantie et à meilleur compte que celles d'Europe.  
A 20 le mille pour les plantes en racine.  
A 12 le mille idem les sarmets.

LEGATION DE FRANCE

LISTE DES PERSONNES de nationalité ou d'or-  
gine française qui auraient intérêt à rece-  
voir ou à FOURNIR DES RENSEIGNEMENTS à la Lé-  
gation.  
Mon videco, Novembre 9 1891.

Audap (Pierre).—Autchisky.  
Beaupuy frères.—Bourdell (Pierre).—Borard  
(André Alexandre).—Benavides (Victor).  
Cesami (Pierre).—Cousé (Marie).—Cazassus  
(Lucien Libe).—Caulissens (Poumarou J.).  
Caumont (P.).  
Dupuy (Girons).—Dagenne (Alexandre Eu-  
gène).—Dautier (Emile Amédée).—Doat (Jean  
Baptiste).  
Escutary (Joseph).—Erdosaintey Eteuati  
(Jean).—Etchebarne (P.).  
Frère (Eugène).  
Hoel (Félicienne Emile).—Haramburu.  
Jacquet (Emile).  
Keromes (François).  
Lons (Laurent).—Lacave (Désiré Martin).—  
Larrey (Eugène).—Lamotte Mm. née Agathe  
Pouilly. —Laffargue (P.lix).—Lacoste (Pierre).  
Noel Mm. —Nogaro (André).  
Oger (Gustave Ferdinand).  
Paiet (Charles).  
Reley (Pierre).—Reginensi (Joseph Félix).  
Rollin (Melanie).—Roussoau (Aimée épouse  
Roussignol).—Rouillon (Auguste).  
Saubiran (Mlle).—Sinturion (Marcelino).  
Taillade (Jean Baptiste). —Thoinon (José-  
phine).  
A. B. Saint Chaffray,  
Ministre de France.

Manuel R. Alonso ESCRIBANO  
PUBLICO —  
Calle 18 de Julio n.º 71 (altos).

VERMOUTH ANTI ANÉMICO  
URUGUAYO



Del doctor Ochoa

COMPUESTO DE EXTRACTO DE CARNE, JUGO DE UVA  
QUINA, CANELA, NARANJA Y VALERIANA—CON  
PRIVILEGIO EXCLUSIVO DEL SUPERIOR GO-  
BIERNO.

Es incomparable a la leche y coñao  
después del baño y antes de cada comi-  
da; sobre todo para las señoras y niños.  
Una copa de los usuales para el Opor-  
to contiene mas de sesenta gramos de  
carne.

El prospecto que cada botella lleva, in-  
dica sus virtudes.

Se vende en los establecimientos bal-  
nearios y principales farmacias. Depósi-  
to general Llaguno Hermanos calle Rin-  
con núm. 178 y Damarchi Parodi y Cia  
Cerrito 271.

Le Docteur Baena

A transféré son cabinet de consultation à la  
calle Sarandi núm. 210 —Heures de 1 à 3 p.

P. S. N. C.  
PACIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY  
Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio  
de la Plata y el Pacifico

Salidas sujetas a modificacion

EN VAPOR PAQUETE INGLÉS

ORCANA

Capitan: F. E. KITE

Saldrá el 17 de Febrero de 1895

Para Rio Janeiro, Lisboa, Vigo, La Pallice,  
(La Rochelle Plymouth y Liverpool).

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJES

PASAJES A VIGO EN 3ª CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros

Los vapores que salen de este puerto el 13 de Abril de 1895 y el 11 de  
Mayo de 1895, irán directamente a Lisboa, Vigo, La Pallice, Plymouth y  
Liverpool, sin tocar en el Brasil.

Durante la estacion de cuarentena para las procedencias del Brasil, la compañía  
despachará mensualmente un vapor directamente desde Europa para el Rio de la  
Plata.

La Compañia expide pasajes para:

Vigo,  
Carrit,  
Coruña,  
Ferrol.

Rivadeo,  
Gijón,  
Santander,  
Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y  
provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON SONS Y Ca. LIMITED

AGENTES EN

MONTEVIDEO Calle 25 de Mayo 214 h RECONQUISTA 305

Buenos Aires  
Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San  
Vicente C. V.

Banque Française--L. B. Supervielle

232--RUE 25 DE MAYO--234

AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDAD 309--311

La Banque émet des traites à terme, à vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe,  
Sur Buenos Ayres, Rosario, Rio de Janeiro, et ports du Brésil.

Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie,  
et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentine,  
Brésilienne, Française, Anglaise et de la Banque Nationale.  
LA BANQUE: Émet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds publics, titres o-  
céans, etc., et les reçoit en dépôt pour l'encaissement des coupons et dividendes,  
fait des avances sur tous les fonds cotés à la Bourse.

Service Télégraphique spécial

FIL DIRECT ENTRE

Montevideo et Buenos Aires

Achat et vente d'or et de titres  
Paiements et encaissements sur les deux places Par fil télégr. argent. argent  
Et toutes opérations de Banque

La Banque est ouverte les jours fériés de 9 h. a 11  
du matin.

GRANDS VINS DE CHAMPAGNE  
VICTOR TUOT & Cie  
REIMS

Unicos representantes en las Repúblicas Oriental  
y Argentina, A. Beduchaud é hijos, calle Ciudadela  
esquina Paraná. Depósito para venta por Mayor y  
Menor, PABLO BEISSO, calle Uruguay números  
16 y 18.

JULES MARY 147

LES ENFANTS MARTYRS

TROISIÈME PARTIE

Au bord du crime

Peu grave, en effet, dit-il, absolument lé-  
gime... C'est un coup de couteau porté de  
haut en bas... et qui a été amorcé par le bouton  
en acier qui se trouve en haut du corsage...  
Voici l'éraflure.

—De haut en bas? répéta le procureur de la  
République.

—Où.

—Vous en êtes sûr?

Le jeune médecin fit un sursaut, et tout à la  
fois souriant et sérieux:

—Je vous prie de croire que je n'affirme  
jamais rien dont je ne sois absolument sûr.  
Da reste, si vous voulez examiner avec moi la  
plaie.

—Non, c'est inutile.

Le magistrat se promenait agité.

Il y eut quelques secondes de silence. Le mé-  
decin pensait la blessure et replaçait le bandage  
d'une main experte et légère.

Mario-Thérèse, très pâle, ne semblait rien  
entendre, il n'en comprenait, et d'un œil égaré,  
vidé de pensées, les regardait alterner vement.

—Docteur, fit tout à coup Milberg, je vous  
prie de réfléchir avant de répondre à la grave  
question que je vais vous poser.

—Dites, Monsieur, fit le médecin sans le re-  
tourner.

Il rattachait les bandes avec des épingles à  
ce moment.

—La blessure de cette femme peut-elle avoir  
été faite par l'homme que voici?

Et il désignait le cadavre.

Le médecin resta quelques minutes silen-  
cieux.

Mais le père Violaines, nous l'avons dit était  
très petit. Mario-Thérèse était au contraire, très  
grande.

Le doute, l'hésitation n'était guère possible.

—Non, dit-il.

—C'est bien, dit le magistrat, Pourrez-vous

rester quelques minutes encore, car sans nul  
doute j'aurai besoin de vous tout à l'heure?

—Je suis à votre disposition, Monsieur, dit  
le médecin.

Et il sortit dans la cour, en roulant une ci-  
garette.

—Vous avez entendu, Madame? dit le procu-  
reur.

Elle fit un signe affirmatif. Elle n'avait pas  
la force de parler.

—Non seulement il est impossible que ce soit  
vous qui ayez assassiné Violaines, mais il est  
impossible également que ce soit Violaines qui  
vous ait frappée...

Elle ne répondit rien. Elle avait la tête bais-  
sée, les yeux clos.

—D'où vient, dès lors, le récit que vous m'a-  
vez fait?

—J'ai dit la vérité, fit-elle doucement.

—Non, vous avez menti. Et pourquoi?... La  
vérité, que vous n'osez dire, est donc bien ef-  
froyable?

Certes elle l'était, et plus encore pour lui que  
pour elle!

Milberg sentait autour de lui l'obscurité s'é-

paissir en quelque sorte, mais les obstacles au-  
roient été son esprit au lieu de le décourager.

Mario-Thérèse n'était pas coupable, et puis-  
qu'elle avait voulu assumer à elle toute la res-  
ponsabilité du meurtre de son beau-père, c'est  
qu'elle connaissait le coupable.

—Vous persistez à ne point vouloir me dire  
pourquoi vous vous êtes accusée d'un meurtre  
que vous n'avez pas commis?...

—J'ai dit la vérité, répétait-elle obstinément.

—Si vous vous accusez, c'est que vous con-  
naissiez le coupable.

—Il n'y en a pas d'autre que moi.

—Vous voulez éloigner de lui le châtiement.

—Le châtiement, c'est moi qui l'ai mérité.

—En agissant ainsi, il faut donc que le vrai  
coupable vous soit cher? Il faut qu'il soit de vo-  
tre famille, peut-être?

A chaque mot, elle tressaillait. Comme il la  
tormentait... Ah! l'effroyable vérité, quand il  
la connaissait, si elle était obligée de la lui ré-  
véler, ce serait lui qui la repousserait de toute  
son épouvante, de toute son horreur!

Et le magistrat, achevant:

—Votre mari, sans doute?

Elle releva la tête, indignée:

—Mon mari est le plus doux et le plus loyal  
des hommes.

—Vous d'êtes menacés de la misère. La misère  
est l'écoulement en mauvais conseils. Entre le père  
et le fils, c'était une haine connue.

—Une haine qui était au cœur du père seu-  
lement, et que le fils ne partageait pas. Jamais  
mon mari n'a manqué au respect qu'il devait à  
son père. Et lorsqu'il me parlait de cette haine  
qui éloignait le vieillard de notre foyer, c'était  
avec des larmes dans les yeux.

Et plus bas:

Presque aussitôt, le fermier entra. D'ail-  
leurs également ramené le médecin.

—Votre femme s'accuse de ce meurtre dit  
Milberg.

Jean ne répondit rien. Il n'était pas loin de  
penser—nous avons expliqué pourquoi—que  
sa femme, en effet, pouvait être coupable.

(A suivre)